

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 46

Artikel: Petite Maman
Autor: Foley, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUROY



N° 46

Supplément du Dimanche 13 novembre

1904

PETITE MAMAN

I

Ce jeudi-là, ainsi que les autres jeudis, la bonne petite Mme Miroux, un peu lasse et pâlotte, trainant une de ses petites filles à chaque main, poussant devant elle ses deux garçons, montait péniblement la rue d'Amsterdam. Elle ne prenait pas l'omnibus, d'abord par économie — vingt-quatre sous, c'était trop pour leur pauvre ménage — puis par difficulté de trouver quatre places d'un coup ; — on ne l'autorisait à mettre qu'un bébé sur ses genoux. Emue à chaque voiture, ballottée, encombrante et encombrée de ses petiots, elle s'essouffait tout le long du chemin en excuses aux passants, en avertissements à ses bambins : — Toto, laisse passer cette dame... Pardon, Madame !... Lève donc les pieds, Lolotte !... Fifi, prends bien garde à ce commissionnaire... pardon, Monsieur !... Attends, Pierrot, attends, ne traverse pas encore !... Là, va vite maintenant ! » — En ce fracas de la rue, découragée parfois, elle se demandait pourquoi elle s'imposait, tous les huit jours, cette corvée de grimper aux Batignolles et de visiter, dans son rez-de-chaussée humide et sombre, ce vieil oncle Etienne qui, en somme, ne lui voulait aucun bien. Célibataire, égoïste, maniaque, défiant et avare quoique riche, n'avait-il pas désapprouvé son mariage avec Miroux, un mariage de beaucoup d'amour et de peu d'argent ? Et depuis, non seulement l'oncle ne la remerciait jamais de sa persistante affection, par le moindre cadeau, mais même pas par une parole encourageante. Elle y retournait cependant par habitude de cœur, par souvenir de son enfance et par respect enraciné de la famille. Il avait beau grommeler contre les *galopins*, lancer des insinuations maiveillantes contre Miroux, elle devinait bien que ça le distrayait tout de même de la voir. Puis il était si vieux et si malade !

II

Ce jeudi-là, Mme Miroux trouva l'oncle Etienne plus

blême, la prunelle plus éteinte, plus grelottant et plus cassé dans son fauteuil.

— Menez vos galopins jouer dans la salle à manger — chevrota-t-il tout de suite — et revenez ; je veux causer une bonne fois avec vous.

A l'avancé, Mme Miroux se troubla de la confiance. Elle recommanda à ses enfants d'être sages, referma la porte sans bruit et revint s'asseoir timidement, car, en cet appartement où rien n'était changé depuis vingt ans, toute seule devant l'oncle, elle redevenait la petite fille craintive sage d'autrefois. Le vieil homme commença :

— Je me sens aujourd'hui très mal, très près de ma fin et, quand on en est là, la vérité ne froisse plus. Vous ne pouvez pas m'aimer énormément, et je vous en excuse, car je n'ai jamais été bien bon pour vous... Alors, pour venir me voir comme ça, assidument, vous devez avoir une petite idée... Oh ! ne vous effarouchez pas ! je parle de l'idée que peut avoir une bonne mère de famille... Eh bien ! dites-la-moi franchement, votre petite idée... et ce ne sera peut-être pas trop tard pour votre bonheur.

Au soupçon, la pauvre Mme Miroux rougit, ensuite pâlit. Elle imaginait bien que, dans sa solitude, l'oncle s'était fait une âme de doute et de défiance, mais elle fut blessée tout de même au plus profond de son instinct d'affection et elle n'osa répondre, craignant que les deux grosses larmes que retenaient ses yeux ne retombassent dans sa voix. L'oncle Etienne poursuivit :

— Je n'ai plus qu'une sœur, votre tante Maria. Elle est plus riche que moi et ne m'intéresse aucunement. Elle vient, elle aussi, et de façon assidue, mais pour parler notaire, testament et constater mon affaiblissement. Je suis mal disposé pour elle et je vais mourir : il est grand temps de me faire vos confidences.

En dépit d'une douceur insinuante, sa voix trahissait une inquiétude, sa prunelle éteinte s'éclairait d'une malveillance curieuse. Et désolée, Mme Miroux songea d'abord

à se disculper, puis cela lui parut inutile, de fierté égoïste et mesquine. Qu'importait pour lui ce qu'il pensait d'elle ? Le plus pressant était de le reconforter, de le distraire de ses humeurs noires. Dans l'émoi de son brave petit cœur, elle n'écoula que ce désir de lui donner de l'espoir quand même, malgré lui, et elle s'écria, affectant la gaieté :

— Qu'est-ce qui vous prend, mon oncle, de penser à ces choses ? Je vous ai vu souvent plus pâle et plus malade que cela.

L'oncle se redressa un peu, son regard s'aviva et, bien que ses paroles fussent graves, Mme Miroux comprit qu'il ne demandait pas mieux que de se faire illusion.

— Vous auriez tort de vouloir me leurrer, oui, tort... dans votre propre intérêt. Ce que je peux faire aujourd'hui pour vous, y penserai-je demain ?... Demain sera-t-il encore temps ? Réfléchissez : vous avez quatre enfants et vous en aurez d'autres ; votre mari gagne très peu d'argent. Il n'a pas d'avenir. Saisissez cette occasion suprême : avouez-moi que votre vie est dure. Que jusqu'alors vous ayez tu cela par fierté et discrétion, je le comprends. Mais il n'y a plus de fierté ni de discrétion devant un mort...

Certes, son attitude et son ton engageant pouvaient faire supposer à la jeune femme qu'il parlait dans l'intention unique et sincère de l'obliger. Cependant elle saisit aussi, à l'intermittente anxiété de sa voix, à son regard furtivement aigu, qu'il épiait surtout dans la réponse une impression réelle de son état. Il toussa et reprit aussitôt :

— Mon testament est là, dans ce chiffonnier d'acajou, que je n'ai pas ouvert depuis dix ans. Il suffira d'ajouter quelques lignes sur le papier timbré... Si vous croyez le moment venu, dites-le moi.

Une pudeur soudaine et délicate pour cette question d'argent posée si brusquement, une répulsion à se plaindre même indirectement de son mari, la crainte d'affecter et de frapper l'imagination du vieillard, enfin une large pitié de créature jeune, forte et pleine d'espoir devant ce vieux pauvre corps étreint d'une froide détresse et déjà vacillant dans le vide de la mort, la firent maintenir de tout l'élan de son âme.

— Vous nous enterrerez tous, mon oncle, je vous le dis. D'abord, si vous reparlez de ces vilaines choses-là, je ne reviens plus vous voir, jamais, jamais !

Un peu de rose revint aux joues blêmes du vieillard, un semblant de sourire ouvrit ses lèvres et il n'insista plus. Lorsqu'elle prit congé, il appela les galopins, les caressa sans trop d'effort, puis demanda d'une voix de crainte ambiguë :

— Vous reverrai-je jeudi ?

Elle sourit paisiblement et répondit le plus naturellement du monde :

— Bien entendu... jeudi, comme d'habitude.

III

Durant la semaine, fort inquiète, la bonne petite Mme Miroux fut cent fois sur le point de monter aux Batignolles. La peur d'alarmer l'oncle d'une démarche inattendue la retint. Mais, le jeudi venu, plus essoufflée encore que de coutume, elle arriva avec ses quatre bambins. A la vue des persiennes fermées au rez-de-chaussée, le souffle lui manqua tout à fait et elle entra vivement chez la concierge :

— Eh bien ! mon oncle Etienne ?

— Il est mort cette nuit,

Mme Miroux, les jambes cassées, se laissa tomber sur une chaise. Et devant les quatre enfants, bouche bée et les yeux grands, la concierge raconta :

— Jeudi dernier, après votre départ, le cher homme se sentait mieux, malgré sa faiblesse croissante. Il a répété tous les jours de la semaine : — « Ça ira... je ne suis pas près de ma fin... ma nièce me l'a dit ! » Il faisait ce que le médecin voulait, sans regimber, docilement, et il riait des farces que je lui disais comme s'il allait ravoier ses vingt ans le lendemain. Ah ! ma pauvre petite dame, c'est une bénédiction de s'en aller ainsi, sans se voir mourir, de lâcher sa vie à petits soupirs tranquilles comme des bouffées de pipe. Il n'a eu de crise qu'un soir, à la dernière minute. Une fois couché, il m'a dit d'une voix toute suffoquée : — « Regardez donc sous le drap... v'là deux mains froides qui me saisissent les pieds ! — Moi, je compris que sa tête démenageait, mais, pour lui faire plaisir au pauvre cher homme, je posai la bougie sur la table de nuit et j'allai regarder tout de même sous le drap. Mais voilà qu'il se reprend d'une voix encore plus suffoquée : — « Non, maintenant, ces mains froides... je sais ce que c'est... laissez-les... et allez vite au petit chiffonnier d'acajou... prenez le papier timbré... dans le tiroir à gauche... vite ! j'aurai peut-être le temps d'écrire... » — Ecrire ? Ah ! oui, je t'en fiche ! J'avais pas fait un pas vers le meuble d'acajou que le cher homme n'y était plus : un petit soupir de rien qui n'a même pas remué la flamme de la bougie. Je vous le dis, c'est tout de même un bonheur de mourir comme ça, à la papa !

La concierge reprit haleine, puis acheva en confidence :

— Le notaire est venu ce matin avec votre tante Maria : c'est elle qui hérite de tout.

IV

Une heure après, plus pâlotte et plus lasse, les yeux encore troublés de larmes, la bonne petite Mme Miroux, émue à chaque voiture, trainant une petite fille à chaque main, poussant ses deux garçons, encombrante et encombrée de ses petiots, redescendait tristement par la rue d'Amsterdam, vers sa vie de lutte et de privations. Et à haute voix, inconsciemment, elle mêlait, en petites phrases essoufflées, ses regrets et ses soucis aux avertissements lancés à ses bambins : — « Si c'était à recommencer, je recommencerais pourtant... Toto, laisse passer cette dame... Pardon, Madame !... En somme, s'il est mort doucement, c'est grâce à moi... Ne traîne pas les pieds, Lolotte... Pour la tante Maria, c'est une misère, tandis que pour nous... Prends garde à la voiture, attends !... Ah ! vraiment, par le temps dur qui court, il y a du mérite tout de même à rester délicat... Là, maintenant, traverse, mon Pierrot ! » Charles FOLEY.

*** CE QU'IL FAUT SAVOIR ***

— Le plus vieux vaisseau de l'Europe et probablement du monde, est le schooner *Emanuel*, bâti en 1749. A l'origine c'était un corsaire. Il est employé maintenant au transport du bois de construction.

— Tous les Danois de naissance ou naturalisés âgés de plus de soixante ans reçoivent une pension s'élevant de 12 fr. 50 à 22 francs par mois s'ils sont incapables de subvenir à leur besoins.